

XYZ. La revue de la nouvelle

Le point d'orgue

Raphaël Péaud



Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4058ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péaud, R. (2001). Le point d'orgue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 84–87.

Le point d'orgue

Raphaël Péaud

C'est à la station Franklin Roosevelt que je descends encore une fois. Par choix plutôt que par obligation. Il y a là une odeur que j'aime bien, des couloirs sans fin et plusieurs musiciens disséminés le long du parcours. Quitter les accents d'une guitare classique pour percevoir un accordéon musette et, sur plusieurs dizaines de mètres, les deux musiques qui s'enchevêtrent en un long fondu enchaîné; et une troisième déjà, au loin. Au coude suivant, c'est la guitare qui revient. Un écho lointain qui vient d'où? De là-bas? Non, là, je ne sais pas. J'aime la rectitude brisée de ces longs couloirs et le sentiment progressif de s'aventurer dans le cœur d'un labyrinthe. D'abord l'impression d'aller tout droit, et bientôt ne plus savoir où l'on est ni où l'on va. Je m'arrête parfois. Où était donc le quai que je viens de quitter? Je me retourne. Plutôt là? Non. Comme si, en allant tout droit, j'étais revenu sur mes pas. Et chaque matin, ce doux remugle qui m'accueille. Mélange d'odeurs corporelles, d'eaux de toilette et d'haléines fétides. Un système d'aération qui brasse la pollution, les gaz d'échappement et un je-ne-sais-quoi qui me rappelle le hareng. Certains disent charogne et j'approuve en souriant. Ça pue, ici! Toute une humanité confinée dans l'huile et les pommes tièdes. Cette odeur, je la retrouve toujours avec un plaisir un peu pervers, comme un enfant qui plongerait sa tête sous les couvertures pour y respirer ses émanations intimes. Hareng, l'homme pue le hareng!

Le choc régulier de mes pas sur le sol se mêle à une résonance voisine et régulière — quelques lève-tôt du dimanche, mes frères. Le pas détendu, loin de ces clac clac clac d'un jour de semaine. Franklin Roosevelt, avenue des Champs-Élysées, le dimanche tout est paisible. Moi je vais travailler, le pas serein, raccord avec mes congénères. Une musique se fait entendre au loin, puissante. Pas comme d'habitude, la semaine. C'est un guitariste, le premier, au premier coude du couloir rectiligne. Qui joue

chaque matin *Jeux interdits* ou le *Concerto d'Aranjuez*, ou encore je ne sais pas. Le doigté peu assuré mais d'un niveau respectable. Petit aux cheveux longs et mal rasé, il est concentré sur son instrument comme un musicien à l'étude. Des arpèges malhabiles qui m'accompagnent pendant près d'une minute dans le brouhaha des voix et des clac clac clac, avant de se confondre au chant pur de la dame blonde. Le type slave et le regard perdu. Un chant a capella répercuté et amplifié, réverbéré. Couloir magique qui donne à sa voix quelque chose de. Silence, elle ne chante plus. Immobile. Je passe devant elle. Elle attend. Je cherche son regard, peine perdue. Elle réfléchit un moment et reprend. C'est étrange, je ne l'ai jamais vue chanter à moins de dix pas. Et chaque fois je ralentis l'allure. Faire durer. Clac clac clac. Comme si elle attendait quelque chose, que je la croise. Elle ne voit rien ni personne, concentrée, elle suit de loin l'écho de sa voix. Répercutée au prochain coude, se scinde à la bifurcation, un tour sur le quai et lui revient. Parfois elle s'essaye à l'accordéon. Elle écoute, joue lentement, elle expérimente. Le couloir est son laboratoire et elle trouvera sûrement réponse à ses questions. Les sons qu'elle extrait de cette chose. Quelques notes d'un air connu, et elle tire soudain à fond sur le soufflet, l'oreille aux aguets. Il m'arrive de la croiser le soir, au retour. Se confond dans la foule des voyageurs sur le quai. L'accordéon à ses pieds, rangé dans sa housse. Que rejoint-elle ? Où va-t-elle ? Elle attend le métro et, dans son regard, la fatigue d'une longue journée de travail.

Musique puissante. Pas comme d'habitude. Aujourd'hui dimanche, service de garde : pas de guitare ni de chant pur a capella. Une musique nouvelle qui m'arrive par bouffées encore indistinctes sitôt le métro engouffré dans son tunnel. Je grimpe la volée de marches qui mènent à l'interminable couloir rectiligne. Rectiligne mais brisé. Le musicien se cache après le premier coude, à la place exacte du guitariste d'Aranjuez, j'en jurerais. À mesure que j'arpente, je perçois mieux. Échos réverbérés dans le lointain. Du Bach?... Comme du Bach, j'ai l'impression. De la musique d'orgue — un choral ou autre chose — de la musique religieuse, en tout cas. Je pense à une attraction, quelqu'un qui

danse ou mime avec un disque pour fond sonore. Ou bien jouet-il du Bach sur un harmonium portatif? Quelle idée. Je m'approche et la musique se précise. C'est magnifique!... Une musique qui me prend par le ventre et ne me lâche plus. Une musique qui résonne en moi et fait frémir chaque parcelle de mon corps. Comme un froid glacial, comme une chaleur intense. C'est magnifique et ce n'est pas enregistré, maintenant j'en suis sûr. Un harmonium alors? Dans le métro, un dimanche à l'heure de la messe. Un ton et un phrasé parfaits, solennels, et parfaitement déplacés en ce lieu. Jamais je n'avais entendu Bach interprété de cette manière, et jamais, je l'avoue, je n'avais été réellement sensible à ses œuvres pour orgue. Avec un son qui s'enfle démesurément, une atmosphère de recueillement comme dans une cathédrale, un dimanche à cette heure — le hareng pour l'encens et le couloir brisé pour la nef. Je l'aperçois au loin, posté à la sortie du premier coude, à la place exacte du guitariste aux arpèges malhabiles. Un accordéoniste. En train de réinventer pour lui seul les préludes pour orgue de Jean-Sébastien Bach... Un harmonium, quelle idée! Qui aurait imaginé qu'une musique à ce point savante se prêterait si bien aux sonorités du piano à bretelles? Et que je serais trompé par cette acoustique d'église. Dans le métro, un dimanche. Le hareng, le couloir et l'accordéoniste aux grandes orgues...

Le son de l'accordéon s'enfle dans le couloir. L'écho de mes pas. Lent, très lent crescendo. Je passe devant l'accordéoniste, les yeux fermés, transporté par sa musique. Par terre, la housse de son accordéon, avec quelques pièces — très peu — et un CD en vente. Je m'approche et la musique grandit. Je m'éloigne et elle décroît. Je vais jusqu'au coude suivant et je m'arrête. Préserver au maximum la magie de cet instant. J'écoute. Plusieurs personnes me dépassent, d'autres me croisent. Promeneurs du dimanche. Je fouille dans mes poches. Dix francs. Le regard de mes semblables vers celui qui stationne dans un couloir. Ne se fait pas. Interdiction tacite. Que les mendiants qui font ça, les contrôleurs et les agresseurs. Un touriste perdu? Il cherche sur son plan. Alors? Je fais demi-tour et la musique se remet à grandir. Passe

le coude. Résonance. Un accordéon dans une église. Une église dans le métro. J'approche. Crescendo. Plus fort niveau possible et admissible. Pour mes oreilles, mon organisme. Organisme, c'est drôle. Accordéonisme. Je touche à quelque chose de... et je ne saurais dire quoi. Je marche du côté gauche, il est du côté droit. Je traverse en deux enjambées les deux mètres qui me séparent de lui. Ouvre les yeux, il me regarde. Blond, la tête penchée, transporté par la musique. S'attend à ce que je lui parle. Que je lui demande quelque chose. C'est quoi que vous jouez ? Je souris. Laisse tomber ma pièce sur la housse de l'accordéon, parmi les quelques autres et le CD. J'aurais pu acheter le CD. Chez moi, n'aurait jamais eu le même effet. Il esquisse à peine un sourire et ses lèvres forment un merci. Je continue à sourire. Il a déjà refermé les yeux, sa tête s'est de nouveau penchée sur son épaule. Je pense : c'est moi qui vous remercie, c'est magnifique. Je ne le dis pas. Encore un demi-tour, et la musique décroît. Deux demi-tours dans un labyrinthe. Comme à colin-maillard. Un coude, deux coudes. Une bifurcation. Où suis-je ? Je me retourne. Dans quelle direction, l'accordéon ? Devant, derrière, où ? Pour le moment, il est partout. Le niveau sonore diminue et l'écho augmente. Vases communicants. Toujours là, refuse de disparaître. Descends l'escalier mécanique. Je ne l'entends presque plus. Arrivé sur le quai pour la correspondance, et la musique revient par bouffées indistinctes. Par l'ouverture d'un autre couloir. Un raccourci. Jamais pu comprendre la géographie de ce lieu. Je devrais demander un plan de la station. Ça se fait, ça ? Elle est là, elle est toute proche. Musique d'église. Résonance des pas sur le quai. Lève-tôt du dimanche. Le remugle du hareng. Remugle de luxe, eaux de toilette de qualité dominicale. Je m'assois et j'écoute. Je sors mon livre et ne lis pas. L'organisme qui vibre. Grincements des pneus qui se rapprochent. Zut. D'habitude, c'est plus long, le dimanche. Moteur grandissant toujours et toujours, et le métro. Irruption du tunnel. Noyée dans le. Je n'entends plus la musique. Plus fort niveau admissible, vacarme incongru dans l'église. Attendre le suivant ? Trop tard, équilibre rompu. Clac clac clac.